

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

X — M MOREL

(Suite.)

Et il dit :

— Oui, père, j'ai vu la famille de Montmoran.

— Quand ?

— Deux ou trois fois. Mme de Montmoran donnait justement hier un grand bal auquel j'ai assisté.

— Ah ! fit M. Morel en pâissant.

Et, Gilbert, d'un ton tout à fait naturel, continua :

— Tu as peut-être aperçu la villa de Mme de Montmoran, une belle habitation blanche qui domine toute la vallée.

— Oui, oui, je dois l'avoir aperçue, bégaya l'escamoteur.

Et cette horrible pensée le bouleversait : « Si mon fils était allé aujourd'hui à la villa des Anémones, il m'aurait vu. »

— Mais... tu n'y es pas retourné aujourd'hui ? interrogea-t-il avec une poignante anxiété.

Et aussitôt, comprenant l'étrangeté de sa question :

— Je te demande cela parce que j'ai entendu dire, aujourd'hui, à Cannes, que Mme de Montmoran donnait une matinée.

— En effet, répondit Gilbert, mais une simple matinée enfantine...

— Alors, tu n'y es pas allé ?

— Pardon, père, j'y suis allé.

M. Morel se rejeta en arrière ; ses mains se crispèrent sur les coussins. Son fils avait donc pu le voir sous son humiliante livrée ?

Gilbert souffrait horriblement des tortures de son père : il eut cependant la force de demeurer calme, d'expliquer qu'il était seulement monté à la villa des Anémones pour faire ses adieux à la famille de Montmoran, qu'il n'avait pas pris part à la fête...

— Comme ce n'était qu'une fête d'enfants, je n'ai fait que passer à la villa : j'avais mes préparatifs de départ à terminer.

Et devant cette explication si naturelle, M. Morel se remettait peu à peu ; et Gilbert le voyait sourire.

— Pauvre père ! pensait-il, s'il connaissait toute la vérité, il serait malheureux pour le reste de sa vie.

Et le sentiment qu'il accomplissait son devoir, bien secrètement, le consolait un peu de son abominable chagrin.

Ils causèrent ensuite longuement de la campagne de Gilbert en Algérie ; et l'officier se raidissait, quand son père disait les villes où il avait reçu des lettres de lui : Vienne, Milan, Naples... la dernière à Gènes.

Autant de villes où il avait dû accomplir son pénible métier, faire le fantoche pour amuser des enfants !

Enfin ! C'était fini, cela. Et, comme il allait entourer la vieillesse de M. Morel, le récompenser de tant de dévouement, se bien consacrer à lui !

A onze heures, ils arrivaient à Marseille et repartaient immédiatement pour Paris, Gilbert, brisé par les émotions, s'endormit presque aussitôt ; et son père passa la nuit à le contempler, à le recouvrir, lorsque, d'un mouvement brusque, il rejetait ses couvertures, à le replacer doucement lorsque le mouvement du train l'amenait insensiblement au bord de la banquette.

Tout cette nuit, M. Morel fut heureux comme il ne l'avait pas été de sa vie.

Et il la revoyait, cette vie absurde, dans laquelle il avait été entraîné par les circonstances et qui lui avait semblé charmante au temps de sa jeunesse... Quand il avait voulu en changer, il était trop tard, hélas ! Il avait dépassé l'âge où l'on peut se créer une situation nouvelle : il était dans l'engrenage et avait dû marcher jusqu'au bout.

Son père était un prestidigitateur de cirque, qui courait la province avec une modeste troupe, au milieu de laquelle M. Morel avait été élevé.

Milieu très honnête — car le personnel d'un cirque se compose presque toujours de braves gens, forcés de beaucoup travailler pour gagner leur vie — mais qui ne convenait que médiocrement à son caractère.

Dès sa jeunesse il avait dit :

— Non, non, je ne serai pas comme papa.

Et il songeait à le quitter, à se faire une situation plus régulière, plus bourgeoise, quand son père devint infirme. Il fallait gagner de l'argent et en gagner tout de suite. Il lui était impossible d'hésiter.

M. Morel continua donc le métier de son père, auquel il avait été dressé, et l'infirme ne manqua de rien.

Le long sacrifice de M. Morel commençait.

Seulement, le jeune prestidigitateur abandonna la province et obtint des engagements à Paris, où son métier lui laissait assez de loisirs pour qu'il pût travailler et s'instruire.

Il conquit rapidement une jolie situation, bien indépendante, et cela le réconcilia avec son métier. Il lui aurait été d'ailleurs impossible d'en changer, tant qu'il aurait son père à soutenir ; nulle part, il n'aurait trouvé un salaire aussi élevé.

Il épousa une orpheline, petite ouvrière qui gagnait péniblement sa vie dans un atelier de couture. Moins que jamais, il pouvait songer à changer de carrière, car un enfant était rapidement venu ajouter à ses charges, un fils.

Par exemple, il apporta une modification à son existence : au lieu de s'engager dans des troupes, il travailla seul ; l'hiver dans les salons parisiens, l'été dans les châteaux ou aux bains de mer.

Après la mort de son père, que sa femme avait soigné avec un dévouement absolu, il ne voyagea même plus seul. Dès que l'été arrivait, Mme Morel allait s'installer sur une plage autour de laquelle son mari rayonnait.

Ils avaient le bonheur paisible et sûr de gens qui se suffisent à eux-mêmes. Et ils étaient absorbés par l'éducation de leur enfant. Ce fut la pensée de l'avenir de cet enfant qui amena M. Morel à modifier encore son genre de vie.

La première fois où Gilbert demanda : « Toi, mon père, que fais-tu ? » M. Morel rougit de son métier, non pour lui-même, mais pour son enfant. Et il répondit timidement :

— Je suis dans les affaires.

Gilbert voulut savoir dans quel genre d'affaires.

Il répliqua avec vivacité que c'étaient des affaires à la Commission, pour diverses maisons ; puis il détourna la conversation.

Il était ambitieux pour son fils et Gilbert justifiait déjà son ambition, par son ardeur au travail, par son intelligence.

— Quelle que soit la carrière qu'il choisisse, dit-il à sa femme, notre cher fils arrivera très haut. Je ne veux pas gêner son avenir par ma situation.

Situation qui n'avait rien de déshonorant, mais qui serait certainement une gêne pour Gilbert, parce qu'il est impossible de vaincre les préjugés, surtout ceux qui sont basés sur la vanité.

— Je ne veux pas que mon fils souffre de cette situation.

M. Morel essaya de changer de carrière, d'entrer réellement dans les affaires ; il y renonça bien vite : il aurait dû faire un stage, comme tout débutant, imposer des privations à sa famille et à son fils.

Il trouva plus naturel de sacrifier sa part de bonheur et annonça à sa femme qu'il cesserait de travailler à Paris et en France. Il passerait sa vie à l'étranger, où il gagnerait l'indépendance des siens.

Personne en France ne connaîtrait plus ce qu'il faisait. Ceux qui l'avaient connu l'oublieraient.

Mme Morel l'approuva : elle eût certainement agi de même à sa place.

Et le supplice de M. Morel commença.

Déjà il avait légèrement changé l'orthographe de son nom pour que ce nom de Morel n'éveillât pas immédiatement l'idée d'un bateleur, mais cela ne lui suffisait plus.

Il devint le « célèbre Morelli ! » et se fit passer pour Italien.

Il changea de logement à Paris, se donna comme voyageur de commerce dans la nouvelle maison où il loua, ne laissant pas son adresse à la maison qu'il quittait. Malgré cela, de nombreuses lettres lui arrivèrent de Paris ou de province, lui demandant de venir donner des séances ; il ne répondit à aucune, et l'on dut s'imaginer qu'il ne travaillait plus.

Ceux qui l'avaient employé disaient :

— Il a fait fortune et se repose.

Il travaillait avec rage, abominablement malheureux de cette séparation qui allait durer des années, venant de temps en temps reprendre des forces auprès de sa femme et de son fils, puis repartant, exaspéré de ne pas arriver assez vite à la fortune.

Et, peu à peu, ce métier, auquel il s'était intéressé jadis, lui devenait odieux ; le déguisement, dont il avait jugé nécessaire de s'affubler, lui pesait comme une livrée de domestique ; et parfois il crut qu'il allait perdre son courage. Mais il suffisait d'une lettre de son fils pour lui rendre toute son énergie.

Il disait alors :

— J'irai jusqu'au bout !

Il ne se donnait aucun repos, courant de ville en ville, à travers l'Europe, dont il avait appris toutes les langues, ne passant presque pas de journée sans ajouter son misérable « cachet » au cachet de la veille, et transporté d'une divine joie chaque fois qu'il pouvait adresser quelques billets de mille francs à son banquier.

Ses dernières années avaient produits de beaux résultats : le nom de Morelli était également devenu célèbre.

Il avait reçu à l'étranger des invitations de France ; il les avait impitoyablement refusées. Et il avait fallu le hasard de sa rencontre avec la baronne de Kernizan pour qu'il consentit à donner une séance à la villa des Anémones.

Il avait connu la baronne en Italie.

Se trouvant un peu souffrant à son retour d'Italie, il s'était arrêté à Nice pour se reposer un ou deux jours et pour se débarrasser de son matériel de prestidigitateur ; et apprenant que l'escadre de la Méditerranée, c'est-à-dire l'escadre de son fils, manœuvrait dans le golfe Juan, il avait désiré la voir.

Il avait décliné d'abord l'invitation de Mme de Kernizan ; puis il s'était laissé séduire par la perspective d'une bonne petite somme qui servirait d'argent de poche à son fils durant son congé.

Il avait failli s'enfuir, quand il avait appris que la villa des Anémones appartenait à la famille de Montmoran ; mais cela n'aurait fait qu'éveiller les soupçons : mieux valait donc aller jusqu'au bout.

Et la fatale représentation, dont il ignorait encore les conséquences, avait eu lieu.

Le lendemain, le père et le fils arrivaient à Paris. Prévenue par dépêche, Mme Morel les attendait à la gare ; et elle était si pleinement heureuse que Gilbert éprouva encore une douce satisfaction du sacrifice qu'il accomplissait. Il ne troublerait certes pas le bonheur de ses parents...

Et le soir, quand il fut seul dans sa chambre, après quelques minutes de faiblesse, il se prépara à écrire à Viviane, pour lui expliquer sa conduite.